

lieu : trop ou trop peu engendre la douleur ; c'est à l'activité moyenne qu'est attaché le plaisir.

Raisons : a) c'est que ces fonctions sont immédiatement liées aux organes : ceux-ci étant composés s'usent et se fatiguent au delà d'une certaine limite. Le corps n'ayant qu'une somme restreinte de forces disponibles, une action trop intense ou trop prolongée l'épuise et provoque la douleur. — b) Leur but est un bien matériel, sensible, qui est fini, donc épuisable. — Les lois du plaisir et de la douleur physiques montrent que le plaisir est lié au bon état et la douleur au mauvais état, soit de l'organisme entier, soit de l'une de ses parties, (expérience du dynamomètre par le docteur Féré⁽¹⁾).

Au contraire, les facultés proprement spirituelles (intelligence et volonté) ne se fatiguent pas de leur plaisir propre. Jamais l'intelligence ne souffrira d'une vérité trop éclatante, ni la volonté d'un sentiment trop généreux. On contente sa faim avec une certaine quantité de pain, mais non pas la raison avec une certaine quantité de science. Il peut y avoir trop de lumière pour les yeux, il n'y a jamais trop d'évidence pour l'esprit : « Le sens est blessé et affaibli par les objets les plus sensibles... Les yeux trop fixement arrêtés sur le soleil... y souffrent beaucoup, et à la fin s'y aveugleraient. Au contraire, plus un objet est clair et intelligible,... plus il contente l'entendement et le fortifie. La recherche (du vrai) en peut être laborieuse, mais la contemplation en est toujours douce⁽²⁾. »

Raisons : a) c'est que les fonctions purement psychologiques ou spirituelles ne dépendent pas immédiatement de l'organisme. — b) Leur fin, le vrai, le bien et le beau, est à l'infini ; c'est l'infini lui-même ; elle ne peut donc être dépassée. L'activité spirituelle est donc susceptible d'un développement et d'un progrès illimités.

Ce qui est à craindre ici, ce n'est donc pas l'excès, mais l'égarement. Il ne faut pas qu'une faculté se développe au préjudice des autres ; mais tant qu'elle se déploie dans le sens de sa fin, il n'y a

⁽¹⁾ *Sensation et mouvement.*

⁽²⁾ BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I, § 17.

pas de raison de borner ses efforts : l'homme ne sera jamais trop savant ni trop vertueux. La théorie du *juste milieu* n'est donc qu'à moitié vraie pour le plaisir comme pour la vertu (Cf. *Morale*). La modération n'est la condition du plaisir que pour le plaisir sensible et de la vertu que pour la tempérance, qui est la vertu propre de la sensibilité. Aristote a reconnu lui-même que le bonheur le plus parfait résulte de l'acte le plus intense : c'est, d'après lui, l'acte de la pensée pure, lequel n'est pleinement réalisé qu'en Dieu.

Conclusion : tout être tend à se conserver et à se perfectionner ; aussi la fin générale et primitive de toute activité, celle dont les fins plus spéciales ne sont que des applications particulières, consiste à se développer sans se compromettre. C'est de là que dérivent les deux lois fondamentales du plaisir et de la douleur.

D'une part, un être qui agit, mais dont l'activité est excessive ou s'égare, compromet par ce surmenage ou cet écart sa conservation ; il se met en opposition avec sa fin primordiale (se conserver) : voilà pourquoi l'activité surmenée ou égarée est cause de la douleur. D'autre part, un être qui reste inerte ne peut se perfectionner et manque sa fin naturelle (se développer) : voilà pourquoi l'inaction est suivie de douleur.

Le plaisir, au contraire, provient de l'activité qui se conserve et se développe conformément à sa fin naturelle. — L'activité parfaite, d'où naît le plaisir, est donc celle qui atteint sa fin ; l'activité imparfaite, d'où naît la douleur, celle qui néglige ou manque sa fin. C'est pourquoi le plaisir et la douleur sont les signes du bien acquis ou manqué, d'un progrès accompli ou non obtenu. Le plaisir marque que l'être, parvenu à sa fin, s'est accru, enrichi, perfectionné ; la douleur est la preuve que l'être, n'ayant pas atteint sa fin, s'est diminué, appauvri, déformé. C'est dans ce sens que Descartes a pu dire du plaisir qu'il consiste dans la « conscience de quelque perfection » et Spinoza⁽¹⁾ de la joie qu'elle est « le passage d'une moindre perfection à une perfection plus grande », c'est-à-dire à un état meilleur de l'organe ou de la faculté agissante.

⁽¹⁾ *Ethique*, III^e partie, appendice (traduction d'E. Saisset, t. II, p. 154).

27. — LOIS SECONDAIRES

I. — **Loi de variabilité ou relativité** : le plaisir dépend des inclinations ; or, comme les inclinations sont très différentes dans les divers individus, le plaisir est *très relatif*. Ce qui est agréable à l'un est désagréable ou indifférent à l'autre : tel aime la lecture, tel autre le dessin, un troisième la musique. Ce qui est peine pour une nature faible peut être plaisir pour une nature forte : vg. exercices violents du corps. — Ils varient dans le *même individu* avec les circonstances : vg. le jeu, plaisir de l'enfant, fatigue le vieillard.

II. — **Loi de réaction** : a) produits de l'activité, le plaisir et la douleur *réagissent* sur elle et la modifient à leur tour : le plaisir l'entretient, la stimule, la fortifie ; la douleur l'empêche, la déprime, la paralyse. Quelquefois cette loi semble contredite par des effets opposés : le plaisir *énervé*, la douleur *excite*. Mais ce n'est là qu'une exception apparente : le plaisir qui énerve c'est celui qui, excessif, ne se produit pas dans les conditions normales et trouble l'équilibre de l'âme (26, III). Le plaisir modéré n'est pas énevant. — La douleur ne stimule qu'*indirectement*, soit par la *vivacité de l'aversion* qu'elle fait naître pour l'objet qui la provoque, soit par l'*intervention de la volonté* qui lutte contre la souffrance.

b) Le plaisir *attire* : il nous excite à continuer l'action et à rechercher l'objet qui le procure. La douleur *repousse* : elle nous porte à interrompre l'action et à fuir l'objet qui la cause : vg. nous aimons à entendre une musique harmonieuse ; nous fuyons une cacophonie. — C'est ainsi que le plaisir et la douleur produisent l'*amour* et le *désir* ou la *haine* et l'*aversion*.

III. — **Loi de plus-value** : le plaisir et la douleur se font valoir l'un et l'autre par leur *contraste*. Le plaisir est plus doux quand il vient après la douleur. Il faut avoir souffert pour goûter plus pleinement le bonheur, car son absence en fait mieux sentir le prix : vg. charme de la convalescence. — La douleur est plus amère quand elle vient après le plaisir : vg. ruine de la fortune après une grande prospérité.

IV. — **Loi d'intensité** : le plaisir et la douleur s'affaiblissent

en se *prolongeant* ou en se *répétant*, parce que l'habitude émousse la sensibilité, dont l'activité est conditionnée par l'organisme : vg. le malade sent moins son mal à la longue ; l'ivrogne trouve de moins en moins du plaisir à boire. — Si les choses nous plaisent *davantage* dans leur *nouveauté*, c'est que, dans le *premier moment*, les facultés sont plus vivement remuées, toutes leurs forces sont tendues vers l'objet. Mais, dans la suite, leur acte n'est plus aussi vif, il se relâche : voilà pourquoi le plaisir diminue. — L'intensité du plaisir et de la douleur est, ordinairement, en raison *inverse* de leur durée.

V. — **Loi de transformation** : par le *souvenir*, le plaisir se change en douleur et la douleur en plaisir : en se rappelant une joie passée (vg. un voyage) ou une peine disparue (vg. perte d'un ami), on regrette de ne plus avoir la première, on se réjouit de n'avoir plus la seconde.

VI. — **Loi de pénétration** : l'activité, qui nous constitue, étant multiple, le plaisir et la douleur se succèdent constamment en nous, et se pénètrent mutuellement. Platon signale déjà ce fait dans le *Phédon* et l'exprime sous cette forme symbolique qu'il met dans la bouche de Socrate : les dieux voulurent un jour réconcilier ces deux ennemis, le plaisir et la douleur ; comme ils ne le purent pas, ils les lièrent à la même chaîne ; depuis ce temps, le plaisir et la douleur sont d'inséparables compagnons. — Non seulement le plaisir contient pour ainsi dire en puissance la douleur, puisque la cessation du plaisir est une douleur, mais encore, au sein même du plaisir le plus vif, il y a « quelque chose d'amer », parce que l'âme en prévoit la brièveté :

Medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit (1).

Réciproquement, non seulement la douleur contient en puissance le plaisir, puisque sa cessation sera agréable, mais, au fond même de notre souffrance, il y a quelque chose de doux, ce que Spencer appelle « la volupté de la douleur », parce qu'elle ne va pas sans un certain déploiement d'activité et que nous nous sentons supérieurs à elle.

(1) LUCRÈCE.

28. — RAPPORTS DE L'ÉMOTION ET DE L'INCLINATION

Pour les évolutionnistes, qui regardent l'être à l'origine comme absolument *inerte*, une pure *réceptivité*, c'est l'émotion du plaisir qui est le fait primitif et qui, une fois ressentie, donne naissance au désir de la retrouver et par là à l'inclination. Pour les autres, qui considèrent l'être comme une *activité* naturellement dirigée vers certaines fins, tendant spontanément à certains biens, c'est l'inclination qui est le fait premier ; c'est elle qui, suivant qu'elle est satisfaite ou contrariée, engendre l'émotion agréable ou désagréable. C'est à cette opinion que nous nous sommes ralliés (23). Mais il faut ajouter que l'émotion réagit à son tour sur l'inclination et devient cause.

I. — **Plaisir, effet de l'inclination** : d'abord et avant tout, l'émotion suppose l'inclination et en dérive. Si notre être était vraiment au début absolument inerte, sans inclination ni désir, pareil à une cire molle qui peut recevoir toutes les empreintes, nous ne pourrions ni souffrir ni jouir en présence des choses, parce qu'elles nous seraient complètement indifférentes. La source de toutes les émotions est donc surtout dans les dispositions et tendances de l'âme et non pas dans les choses ; car, si nos dispositions changent, les choses perdent leur attrait et valeur. « Pour un homme qui meurt de soif, un sac d'or ne vaut pas un verre d'eau (1). » Le plaisir suppose donc l'inclination, l'activité, puisque l'inertie absolue serait l'insensibilité, l'indifférence absolue. Il est donc d'abord effet de l'inclination.

II. — **Plaisir, cause d'inclinations** : nous n'apportons pas en naissant toutes les inclinations qui se manifestent dans le cours de notre vie : vg. l'enfant ne naît pas avec le goût du tabac et des liqueurs fortes. L'homme a certaines inclinations *fondamentales innées*, des tendances à se mouvoir dans certaines direc-

(1) EM. CHARLES, *Eléments de philosophie*, T. I, chap. VI, § 1. — C'est en ce sens que Spinoza a pu dire que les choses *en elles-mêmes* ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'elles ne le sont que par rapport à nous, à nos désirs qu'elles favorisent ou contrarient.

tions. Mais ces tendances ne sont déterminées qu'à des fins *générales* : vg. la conservation de l'être ; puis elles cherchent les objets qui peuvent les contenter ; quand elles les ont trouvés, il en résulte autant de plaisirs particuliers, qui sont les *effets* des inclinations. Mais ces plaisirs une fois éprouvés réagissent sur les inclinations et les entraînent vers les objets qui ont déjà procuré l'émotion agréable : et c'est ainsi que l'émotion donne à son tour naissance à des inclinations *précises et particulières*. Le plaisir est donc, à ce point de vue, *cause* de l'inclination : vg. pour aimer le jeu, il faut avoir senti le plaisir du jeu ; pour aimer la science, il faut avoir éprouvé le plaisir de la science, etc. Règle générale, chacun recherche ce qui lui a plu : *Trahit sua quemque voluptas*. C'est en se plaçant au second point de vue (plaisir cause d'inclinations) que Bossuet a pu dire de la passion qu'elle est un « mouvement de l'âme qui, touchée du plaisir ou de la douleur ressentie ou imaginée dans un objet, le poursuit ou s'en éloigne (1) ».

Conclusion : en définitive, l'inclination est *antérieure* à l'émotion. Tout être dès l'origine est essentiellement actif, il veut vivre, se développer ; il recherche naturellement certains objets qui sont pour lui des biens : la tendance, l'effort pour y parvenir et les posséder, c'est l'inclination même. Si celle-ci est satisfaite, si le bien est acquis, l'être a conscience de se trouver dans un état pour lequel la nature l'a fait, il éprouve du plaisir. Mais après avoir joui, il désire jouir encore, et, à ce point de vue, l'émotion est le *principe* d'inclinations nouvelles, en déterminant le sens des divers courants que prennent les inclinations fondamentales. Le plaisir est donc *à la fois* effet et cause de l'inclination ; *effet d'abord et cause ensuite*.

29. — ESPÈCES DE PLAISIRS ET DE DOULEURS

On peut classer les plaisirs et les douleurs de différentes façons :

I. — **D'après leurs caractères** : A) **intrinsèques**, quand on les considère en *eux-mêmes* ; à ce point de vue ils sont : *intenses* — *durables* — *purs*, (= non mélangés de douleur ou de plaisir) —

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, § 6.

simples (= non mêlés à d'autres plaisirs ou douleurs) — *complexes*.

B) **extrinsèques**, quand on les considère par rapport à d'autres objets : vg. le vrai, le bien. — A ce point de vue, qui est plutôt moral que psychologique, on divise les plaisirs en : *vrais et faux* — en *honnêtes et déshonnêtes*.

II. — **D'après leurs modes** (1) : en A) **Positifs** : 1°) **Plaisirs** : tout déploiement d'activité qui ne la compromet pas ; ils viennent d'actions moyennes : vg. exercice modéré. — 2°) **Douleurs** : tout déploiement d'activité qui la compromet ; elles résultent d'actions excessives, d'un surmenage : vg. : bruits trop violents.

B) **Négatifs** : 1°) **Plaisirs** : tout arrêt d'activité commandé par la conservation de l'être ; ils résultent de la réfection de l'activité : vg. repos après une marche fatigante. — 2°) **Douleurs** : tout arrêt d'activité non commandé par la conservation de l'être ; elles proviennent de l'impuissance d'agir : vg. inaction forcée, longue immobilité. On appelle les douleurs négatives *besoins*.

III. — **D'après leurs causes** : en A) **Sensations** : de là plaisirs et douleurs *physiques*, qui sont liés à l'activité physiologique, à l'exercice des organes.

B) **Sentiments** : de là, plaisirs et douleurs *intellectuels* et *moraux*, qui sont liés à l'exercice de l'intelligence et de la volonté (2).

ARTICLE II

SENSATIONS ET SENTIMENTS

30. — DÉFINITIONS

I. — **Sensation** : phénomène de conscience agréable ou pénible, qui a pour antécédent une impression nerveuse transmise au cerveau : vg. sensation de brûlure. — Les sensations sont accompa-

(1) Cette classification est de Spencer.

(2) L'école *épicurienne* distingue les plaisirs : A) *en repos* (*ἡδονὴ κατὰσθηματικὴ*), résultat d'un *équilibre stable*, sans mélange de douleur ; ce sont les plaisirs de l'esprit. — B) *en mouvement* (*Ἐν κινήσει*), résultat de la satisfaction des désirs ; ils sont mêlés de douleur ; ce sont les plaisirs du corps.

gnées de plaisirs ou de douleurs *physiques*, résultant de la satisfaction ou de la contrariété des inclinations qui ont pour objet le bien du corps : vg. faim, soif, odeur. Elles sont le point précis qui sépare l'*animal* de la *plante*. — La sensation est l'acte de la sensibilité *physique*, qui est la faculté d'éprouver des sensations.

II. — **Sentiment** : phénomène de conscience agréable ou pénible, qui a pour antécédent un autre phénomène de conscience (idée, volition) : vg. *joie* de contempler un beau paysage ; *tristesse* d'avoir perdu un ami. — Les sentiments sont accompagnés de plaisirs ou de douleurs *intellectuels* et *moraux*, qui résultent de la satisfaction ou de la contrariété des inclinations qui ont pour objet le *vrai*, le *beau* et le *bien*. Les plaisirs et les douleurs *intellectuels* proviennent de la *connaissance* plus ou moins parfaite du vrai, du beau et du bien ; — les plaisirs et les douleurs *moraux* proviennent de l'accomplissement ou de la violation du *devoir*, de la pratique du bien ou du mal. — Le sentiment est l'acte de la sensibilité *morale*, qui est la faculté d'éprouver des sentiments.

§ I. — LES SENSATIONS

31. — ANALYSE DE LA SENSATION

A) **Antécédents** : I. — **Physique** : c'est la stimulation produite par un objet extérieur sur l'organe sensoriel.

II. — **Physiologique** : c'est la transformation de l'agent physique (vg. ébranlement lumineux) en influx nerveux susceptible de circuler le long des nerfs et de parvenir à l'écorce cérébrale, sous l'influence excitatrice de l'objet extérieur. L'impression physiologique est triple :

1° **Organique ou sensorielle** : *réaction des organes* mis en contact avec l'objet extérieur.

2° **Nerveuse**, d'où résulte la production de l'influx nerveux : *transmission* de l'impression organique à un centre nerveux par les nerfs sensitifs qui sont des organes conducteurs.

3° **Cérébrale** : *excitation* de l'activité corticale du cerveau. — Voilà les **antécédents** de la sensation ; ils en sont les *conditions nécessaires*.

B) **Sensation** : quand toutes ces conditions sont réalisées, alors se produit dans l'âme ⁽¹⁾ la sensation : phénomène *psychologique*. Ses antécédents sont, au contraire, dans le corps.

L'impression peut exister sans que la sensation s'en suive, si :

1° L'excitation physique est *trop faible* ou *trop forte* ; elle doit être d'intensité *moyenne*, il y a pour chaque sens un *maximum* et un *minimum sensible* (9, § C).

2° L'âme est *distracte* : vg. faute d'attention on ne s'aperçoit d'une égratignure qu'après coup.

3° L'impression est *habituelle* : vg. souliers, vêtements.

32. — SYSTÈME CÉRÉBRO-SPINAL

Il se compose de deux parties :

I. — **Partie centrale qui comprend :**

A) **L'encéphale** : qui se divise en 3 organes :

1° **Cerveau** : portion de l'encéphale qui remplit la plus grande partie du crâne. Il a la forme d'un *ovoïde* irrégulier. — Substance molle, blanche à l'intérieur, grise à l'extérieur. — Se compose de deux *hémisphères*, fictivement divisés en 3 lobes :

a) *antérieur* (circonvolutions *frontales*).

b) *moyen* (circonvolutions *pariétales*).

c) *postérieur* (circonvolutions *occipitales*).

Au moins 600 millions de cellules et 4 milliards de fibres pour les relier.

2° **Cervelet** : portion de l'encéphale *au-dessous* du cerveau, en *arrière* de la moelle allongée.

3° **Moelle allongée** : portion de l'encéphale qui relie le cerveau à la moelle épinière.

(1) C'est l'opinion commune des spiritualistes cartésiens, parce que, selon eux, les sens sont uniquement des facultés de l'âme. Pour les scolastiques, au contraire, qui définissent les sens, les « organes animés », la sensation est dans le composé, c'est-à-dire à la fois dans le corps et dans l'âme (Cf. A. FARGES — *Le cerveau, l'âme et les facultés*, I P., § 3). Cependant certains scolastiques admettent que le corps est simplement *condition intrinsèque* de la sensation, et non *coprincipe* avec l'âme : « *Dicimus corpus esse conditionem intrinsecam actus, non autem comprincipium ejusdem* » (D. PALMIERI. — *Institutiones philosophice*, T. II, p. 289).

B) **Moelle épinière** : gros cordon de substance nerveuse faisant suite au cerveau et à la moelle allongée.

II. — **Partie périphérique** : *nerfs*, cordons blanchâtres, faisceaux de fibres nerveuses. — Les nerfs qui sortent de l'encéphale s'appellent : *crâniens* (12 paires). — Ceux qui sortent de la moelle épinière s'appellent *rachidiens* (31 paires).

Bell et Magendie ont distingué les nerfs en deux catégories :

1° Nerfs de la *sensibilité*, qu'on nomme *centripètes* ou *afférents*, parce que ils apportent les impressions du dehors au dedans.

2. Nerfs du *mouvement*, qu'on nomme *centrifuges* ou *efférents* parce qu'ils transmettent l'action du dedans au dehors. — Les nerfs *sensitifs* et *moteurs* ne sont que des *conducteurs*. La différence est dans leurs *racines* : les racines *postérieures* sont *sensitives* ; les *antérieures* sont *motrices* ⁽¹⁾.

(1) M. A. Dastre expose très bien les derniers résultats de la science sur le fonctionnement du système nerveux (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1900, p. 667-671) : « Les relations conscientes de l'animal avec le monde extérieur offrent deux aspects : le milieu ambiant agit sur l'animal par la sensibilité ; l'animal réagit sur le milieu par le mouvement volontaire. — Le contact du monde extérieur se traduit par des excitations qui *impressionnent* les organes sensoriels placés en surveillance à la périphérie du corps. Ces impressions, par ébranlement moléculaire, sont transportées du point où elles ont été recueillies, c'est-à-dire de la frontière de l'organisme, vers un poste central, sorte de station intermédiaire, appelée *centre nerveux*, et qui se trouve dans la moelle épinière ou les parties de l'encéphale qui lui sont homologues, voire même dans des masses ganglionnaires indépendantes de l'axe nerveux. La nécessité de cette étape interposée sur le trajet de l'impression est absolue. La règle ne souffre pas d'exception : aucune impression n'est jamais conduite tout d'une traite à sa destination. Le mot *centre nerveux* n'a réellement pas d'autre signification que celle-là : station intermédiaire sur la route de l'agent nerveux... Ce n'est qu'après une station obligatoire dans le poste central, c'est-à-dire dans un centre nerveux encéphalo-rachidien, qu'il est enfin dirigé vers l'écorce cérébrale. La fonction du cerveau est alors éveillée. Cet organe, dans les points où il est atteint, est provoqué à agir selon sa nature... Avec cette activité de l'écorce cérébrale se clôt la série des phénomènes qui a débuté par l'excitation extérieure : le cycle d'excitation est achevé. L'acte est complet.

Seulement, — et c'est là le fait merveilleux, — ce fonctionnement organique, qui seul tombe sous la prise du physiologiste, s'accompagne d'un fait nouveau qui s'y surajoute, fait d'ordre psychique, sans rapport intelli-

33. — ÉLÉMENTS AFFECTIF ET SIGNIFICATIF

A. — DISTINCTION

La sensation comprend deux éléments :

I. — **Affectif** : c'est le plaisir ou la douleur physique : vg. odeur *agréable* de la rose ; — piqûre d'épingle *douloureuse*.

II. — **Significatif** : c'est l'ensemble des caractères (existence, qualités) de la sensation, qui permettent à l'intelligence de discerner la présence de l'objet qui l'a causée. Ainsi l'odeur de rose est agréable, c'est l'élément affectif, mais elle contient en outre quelque chose de *caractéristique*, par lequel elle se distingue des odeurs de la violette, etc... et qui en fait pour moi le *signe* de la présence d'une certaine *espèce* de fleur, de la rose : voilà l'élément *significatif*. La sensation de piqûre d'épingle est douloureuse : c'est l'élément affectif ; mais elle offre quelque chose de *spécial* qui la distingue d'une autre sensation et qui est pour moi le *signe* de la présence d'un objet *particulier* : c'est là l'élément *significatif*. — On nomme généralement **représentatif** l'élément

gible et sans commune mesure avec lui, hétérogène à lui, inexplicable en un mot : c'est le phénomène de *perception*. Il y a *sensation perçue* : le moi a pris conscience d'une modification qui s'est produite. Le phénomène a passé du monde physique dans le monde de l'âme.

Les choses ne s'arrêtent point là. La perception devient à son tour le point de départ d'une série d'actes, comparaison, jugement, etc., qui s'enchaînent et révèlent l'intelligence. La volonté d'un acte approprié à la sensation perçue et conforme au jugement porté sur elle, — par exemple, la détermination d'écartier la cause d'une excitation douloureuse, — pourra naître dans l'esprit, et c'est par là que se terminera la scène...

L'incitation volontaire, qui termine la série des actes psychiques, nous ramène dans le pur domaine de la physiologie. L'activité matérielle des centres psycho-moteurs de l'écorce cérébrale, qui correspond au phénomène psychique de la détermination volontaire, va devenir le point de départ d'un nouveau cycle nerveux d'excitation... L'excitation part de la cellule cérébrale psycho-motrice, comme tout à l'heure elle était partie d'une surface cutanée sensible ou de tout autre organe sensoriel ; elle n'arrive à sa destination, c'est-à-dire à un organe fonctionnel, au muscle par exemple, qu'après un relais obligatoire comme tout à l'heure encore, dans une station intermédiaire, c'est-à-dire dans un centre encéphalo-rachidien...

que nous avons appelé significatif. C'est à tort, ce semble, parce que le mot *représentatif* est équivoque ; il semble indiquer que la sensation est l'*image* des objets extérieurs ; or, ceux qui emploient ce mot *représentatif*, prétendent que la sensation est simplement le *signe* de la présence et de l'action des objets extérieurs et non la *représentation* de leur nature ⁽¹⁾.

Ces deux éléments de la sensation sont distincts. La sensation, même en tant que *significative*, n'est, par elle-même, qu'un état de conscience *subjectif* : elle se rapporte donc à la sensibilité. Mais cet élément *significatif* peut devenir *objectif*, car il est le *moyen* d'une connaissance possible pour l'intelligence qui l'interprète et lui donne un sens *objectif* : il est la *matière première* et le *point de départ* de la connaissance d'un objet ; il n'est objectif qu'*en puissance*.

Loi d'Hamilton : les deux éléments de la sensation ne varient pas dans la même proportion. Les sensations *les plus affectives* sont généralement *les moins significatives* et, *vice versa*,

L'activité cérébrale se développe entre deux cycles d'excitation enchaînés. Elle est le terme de l'un et l'origine de l'autre. Elle se manifeste par deux sortes d'actes extrêmes. L'un de ces actes appartient au cycle nerveux qui débute dans un organe des sens ou dans la peau, et il termine ce cycle : il consiste dans une mise en branle de la cellule psycho-sensitive (neurone sensitif central) et, par elle, de tout le mécanisme cortical, avec ses conséquences psychiques... La seconde espèce d'acte cérébral appartient à un cycle nerveux qui débute par l'incitation volontaire : celle-ci, ou plutôt l'ébranlement matériel qui l'accompagne, vient solliciter la cellule psychomotrice (neurone moteur central) ; et le cycle se termine dans un organe fonctionnel ordinaire, tel que le muscle... Toute l'histoire physiologique de l'hémisphère cérébral tient dans la connexion de ces deux réflexes enchaînés l'un à l'autre... » Dans le premier « le cerveau se comporte à la façon de tout autre organe fonctionnel terminal, c'est-à-dire placé habituellement à l'extrémité d'un cycle d'excitation. Il fait ce que ferait le muscle... qui réagit suivant sa nature, c'est-à-dire par une contraction musculaire... » Dans le second, « le cerveau se comporte à la façon d'un organe sensoriel initial, point de départ ordinaire du cycle réflexe d'excitation. L'incitation motrice remplace, ici, l'agent physique, excitant habituel des appareils sensoriels... tel que la lumière, excitant adéquat de la rétine ».

(1) A. DASTRE. — « La sensation n'est pas l'image de l'objet qui la provoque, mais le signe des actions que cet objet exerce sur le cerveau ». (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1900, p. 680).